

Laurent Schwartz (1915 - 2002)

Laurent Schwartz n'est pas un étranger. Il est un des plus grands mathématiciens du XX^e siècle, et le premier mathématicien français à avoir obtenu la médaille Fields. Dans son autobiographie « Un mathématicien aux prises avec le siècle » (Odile Jacob ed. 1997), il a raconté son combat au quotidien pour survivre pendant la guerre. Ce qui suit est extrait du chapitre « Saint-Pierre-de-Paladru, Monestier-de-Clermont : une identité multiple », p. 204 ff., reproduit ici avec l'autorisation de sa fille Claudine, que nous remercions.



À partir de novembre 1942, nombre de familles juives avaient fait le choix de s'installer en zone occupée par les Italiens, et en particulier aux environs de Grenoble. Laurent, Marie-Hélène et leur petit bébé emménagent dans un petit hameau, Saint-Pierre-de-Paladru.

Il fallait maintenant trouver une justification convaincante à notre séjour à Saint-Pierre-de-Paladru. Une famille citadine installée à la campagne était alors, de façon presque infaillible, une famille juive. La moindre dénonciation pouvait entraîner la déportation. Il fallait à tout prix éviter ce risque. Je m'organisai par conséquent une vie multiple. J'étais professeur à la faculté des sciences de Grenoble, âgé de trente-deux ans, ce qui semblait normal. Chaque semaine, pendant deux ou trois jours, le lundi, le mardi et éventuellement le mercredi, nous étions convenus que je quitterais Saint-Pierre-de-Paladru « pour aller faire mes cours à Grenoble », sauf durant les vacances. Nous n'avons jamais dérogé à cette règle.[...]

Un certain nombre de familles de Monestier-de-Clermont, au sud de Grenoble, avaient mis leurs enfants en pension au lycée de Grenoble. Mais ils y trouvèrent la nourriture insuffisante et rapatrièrent leur progéniture au village. Il leur fallait quelqu'un qui pût leur donner des leçons équivalentes à ce que fournissait le lycée. Je me présentai comme chercheur au CNRS (la Caisse des sciences) préparant une thèse de doctorat et indiquai une adresse à Moirans. Personne, excepté nos proches parents, ne devait connaître notre véritable domicile. La demi-douzaine de familles qui cherchaient un répétiteur m'adopta en même temps qu'un jeune philosophe. Il était sûrement juif comme moi. Il ne fallait donc pas s'embrouiller. À Saint-Pierre-de-Paladru, j'étais professeur à la faculté des sciences, à Monestier-de-Clermont, j'étais chercheur à la Caisse nationale des sciences. Habitant Saint-Pierre avec une carte d'identité qui y était domiciliée, je

prétendais, à Monestier, que mon adresse était Moirans. Je faisais travailler là une douzaine d'élèves, de différents âges. Il y avait trois petites filles de quatrième à qui je devais apprendre les rudiments de la géométrie et qui riaient tout le temps ; elles étaient charmantes – et ne comprenaient rien. Un élève de seconde, en revanche, se débrouillait fort bien en mathématiques, et un petit de sixième était vraiment très fort. [...]

Puisque je prétendais être domicilié à Moirans, je devais, dans l'hôtel où je passais la nuit, m'inscrire comme habitant de Moirans et posséder une carte d'identité portant une adresse dans la même ville. À Saint-Pierre-de-Paladru, c'est à la mairie de Paladru que je devais aller renouveler nos cartes d'alimentation. Autrement dit, j'avais deux fausses cartes d'identité, au même nom de Sélimartin, l'une domiciliée à Saint-Pierre, l'autre à Moirans. Tout faux-pas était exclu. Lorsque j'allais à Monestier, je ne portais sur moi que la carte de Moirans. Je voulais qu'en aucun cas, s'il m'arrivait quoi que ce soit à Monestier, on ne pût retrouver Marie-Hélène et le bébé à Saint-Pierre-de-Paladru. Or voici qu'un jour de janvier 1944¹ j'appris en arrivant à l'hôtel de Monestier-de-Clermont qu'une partie de la brigade anti-juive opérait dans le village. Cette brigade allemande était parfois secondée par des miliciens. Monestier-de-Clermont possédait deux hôtels, l'un chauffé, l'autre non. Ce dernier était bien entendu moins cher et j'avais pris l'habitude de m'y loger. Les chambres y étaient glaciales. Les trois ou quatre membres de la brigade anti-juive s'étaient installés, il va sans dire, dans l'hôtel chauffé. Les papiers des passants furent systématiquement passés au crible, puis ils donnèrent l'ordre à la population de rentrer chez soi. Là-dessus, ils raflèrent les quelques juifs du village qui avaient été dénoncés et les ramenèrent dans un camion à proximité de leur hôtel. Dans l'hôtel, ils firent déshabiller les hommes et emmenèrent un vieillard de soixante-dix ans circoncis. Parmi ceux qu'ils prirent, le sort d'une enfant m'a particulièrement bouleversé, je ne peux jusqu'à aujourd'hui en détacher ma pensée. C'était une petite fille de douze ans qui se trouvait avoir une jaunisse et qu'ils embarquèrent sauvagement dans le camion. J'avais eu une jaunisse quelques mois auparavant et je savais combien c'était épuisant. Et voilà cette fillette malade, emmenée comme du bétail vers les chambres à gaz.[...}

Par une chance inouïe, la brigade ne vint pas contrôler les identités et débusquer les circoncis dans l'hôtel d'à-côté, où je me trouvais. Ces gens-là ne firent pas leur travail, petite faille dans le mécanisme qui me permit d'échapper à la déportation. Mais, naturellement, j'eus très peur. En apprenant les faits qu je viens d'évoquer, je montai directement dans ma chambre sans dîner. Là, je me couchai sous le lit sans l'avoir ouvert, emmitouflé dans mon manteau d'hiver extrêmement chaud, ma valise posée sur le ventre. Après m'être assuré que la cachette demeurait invisible de la porte, j'ouvris grand la fenêtre. Il faisait un froid de canard. Selon mes calculs, si les Allemands se présentaient, l'hôtesse ne les aiderait probablement pas et les enverrait voir les chambres eux-mêmes. Ces gens-là n'attiraient guère la sympathie. Ils pénétreraient dans toutes les chambres ; en entrant dans la mienne, ils allumeraient l'électricité et constateraient qu'elle était glaciale, avec sa fenêtre ouverte, et inoccupée. J'ignore si mon stratagème aurait fonctionné puisque les nazis ne sont pas venus. Mais le raisonnement tenait à peu près debout. Jusqu'à deux heures du matin, je

1 Une recherche menée par Jacques Gasqui et Lionel Riondet a montré que cette rafle a eu lieu le 23 février 1944.

me tins pétrifié dans ma cache improvisée. Ensuite, la faiblesse me gagna, je m'allongeai sur le lit pour me reposer. C'était évidemment imprudent car rien ne prouvait qu'ils ne passeraient pas aux aurores. Ma chance voulut qu'ils s'en retournent dans la nuit avec leur cargaison.